



**Traduire**

Revue française de la traduction

**238 | 2018**

**Les coulisses du bénévolat**

---

## Témoignage : Bénévole ? Voici une histoire folle

Richard Wagman

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/1141>

DOI : 10.4000/traduire.1141

ISSN : 2272-9992

### Éditeur

Société française des traducteurs

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2018

Pagination : 66-67

ISSN : 0395-773X

### Référence électronique

Richard Wagman, « Témoignage : Bénévole ? Voici une histoire folle », *Traduire* [En ligne], 238 | 2018, mis en ligne le 01 juin 2018, consulté le 29 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/1141> ; DOI : 10.4000/traduire.1141

---

# TÉMOIGNAGE

## Bénévole ? Voici une histoire folle



**Richard Wagman**

Ressortissant d'un pays bilingue (le Canada en l'occurrence), je viens d'une région où une partie importante de la population parle — plus ou moins bien — les deux langues officielles que sont le français et l'anglais. Ce bilinguisme est omniprésent, comme en témoignent les panneaux de signalisation routière, les étiquettes des boîtes de conserve, les bulletins d'entreprise, les avis officiels des pouvoirs publics, sans oublier les émissions de radio et de télévision, ainsi que les journaux. Dans un tel contexte linguistique, on traduit comme on respire.

Jeune, j'ai fait du porte-à-porte pour le parti politique auquel j'appartenais dans le cadre de campagnes électorales. Dans certains quartiers, inutile de s'y risquer si on ne maîtrise pas assez bien les deux langues : on ne sait jamais si on va tomber sur des anglophones ou des francophones. C'est également dans ce parti que j'ai appris le métier d'interprète de conférence. À l'occasion des congrès interprovinciaux, les organisateurs louaient toujours le matériel sans jamais engager de professionnels pour peupler la cabine d'interprétation. Les dirigeants sollicitaient tout simplement les militants comme moi pour faire le nécessaire. C'était un peu comme sauter dans l'eau pour apprendre à nager. Si, au début, on trébuchait, ce n'était pas bien grave. Les délégués dans la salle et les intervenants à la tribune étaient indulgents. Après tout, on appartenait au même mouvement politique et on était là pour la cause commune. Le fait que l'organisation n'ait rien déboursé pour engager des interprètes professionnels était défendable : c'était un petit parti, souvent déficitaire ; au Canada, contrairement à ce qui se passe en France, les partis ne sont pas subventionnés par les fonds publics en fonction de leurs résultats électoraux. Sans dénigrer les cursus universitaires, je constate que le militantisme peut, lui aussi, être une très bonne école de formation professionnelle.

Dès que je me suis installé en France (pour des raisons personnelles et non professionnelles), j'ai commencé à exercer mes talents linguistiques pour gagner ma vie et j'ai adhéré à la SFT. Il m'arrive encore de traduire et d'interpréter bénévolement pour des causes que j'estime dignes de mon soutien. Elles sont portées par des associations qui font un travail humanitaire ou un travail d'intérêt général mais qui ne sont dotées ni de gros budgets, ni de subventions

des pouvoirs publics. Dans ce cas, le bénévolat me semble parfaitement légitime, et il revient à chaque collègue de décider quand et à quelle fréquence il ou elle veut bien s'y adonner.

Cela dit, il m'est récemment arrivé une histoire qui devrait inciter à réfléchir. Une association pour la recherche médicale et l'accompagnement des familles des malades m'a sollicité pour interpréter lors d'une réunion de la fédération européenne dont elle fait partie. Mon interlocutrice ne connaissait pas mon engagement associatif : elle a trouvé mes coordonnées dans l'annuaire téléphonique. J'ai envoyé mon devis comme je le ferais pour n'importe quel autre client. Réponse de l'intéressée : « Je sollicite votre bienveillance pour un geste commercial qui peut être considéré comme un mécénat en nature et déductible à 60 % de votre impôt sur le revenu ». J'ai répliqué que je ne travaillais pas en qualité de mécène mais de professionnel désireux de gagner sa vie. Le client a fini par signer mon bon de commande au prix que j'avais demandé.

Le jour de l'événement, quelle n'a pas été ma surprise d'avoir à interpréter une présentation dans laquelle la présidente de l'association dévoilait ses projets pour une conférence internationale, comprenant déplacements en avion, séjour dans un hôtel de luxe, repas gastronomiques, dîner de gala et croisière fluviale, le tout offert gracieusement aux participants. J'ai fini par apprendre que l'argent nécessaire au financement de telles folies ne proviendrait pas de dons des particuliers pour la recherche médicale et l'accompagnement des familles, mais d'une subvention de l'Union européenne que les responsables de l'association comptaient obtenir pour cet événement ponctuel. Le budget serait conséquent et il faudrait bien le dépenser – c'est la règle ! Mais dans ce cas, pourquoi faire le grippe-sou auprès des interprètes ? Comparés aux fastes prévus, les honoraires des interprètes font figure d'argent de poche dans le budget global. J'ai donc expliqué à la présidente que, lors de conférences internationales de cet acabit, les dépenses liées à l'interprétation étaient habituellement financées par la subvention, au même titre que les billets d'avion et les nuitées d'hôtels pour les délégués. Tout est bien qui finit bien : l'organisation de cette conférence va bon train... ainsi que le recrutement d'une équipe d'interprètes au prix du marché.

Morale de l'histoire : renseignez-vous sur les tenants et aboutissants la prochaine fois qu'un client potentiel – tout associatif soit-il – vous demande de faire un « geste » pour la bonne cause.

*Richard Wagman exerce depuis 25 ans comme traducteur-interprète professionnel. Il était militant associatif et politique bien avant d'entamer sa carrière de linguiste. Anglophone, il travaille dans la paire linguistique anglais-français.*

